

PETER MAY
L'HOMME
DE LEWIS

ROUERGUE
noir

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En rupture de ban avec son passé, Fin Macleod retourne sur son île natale de Lewis. La mort tragique de son jeune fils a pulvérisé son mariage. Impuissant et résigné, il a quitté la police. La lande balayée par les vents, la fureur de l'océan qui s'abat sur le rivage, les voix gaéliques des ancêtres qui s'élèvent en un chant tribal : il pense pouvoir retrouver ici un sens à sa vie.

Mais, Fin à peine arrivé, on découvre le cadavre d'un jeune homme, miraculeusement préservé par la tourbière. Les analyses ADN relient le corps à Tormod Macdonald, le père de l'amour de jeunesse de Fin, et font de lui le suspect n°1. C'est une course contre la montre qui s'engage alors : l'inspecteur principal est attendu sur l'île pour mener l'enquête et il n'épargnera pas le vieil homme, atteint de démence sénile.

Au rythme des fulgurances qui traversent l'esprit malade de Tormod, le passé ressurgit, douloureux, dramatique, et dévoile le sort que la société écossaise a réservé pendant des décennies aux « homers » : ces enfants orphelins ou abandonnés que l'Église catholique envoyait sur les îles Hébrides.

Après *L'île des chasseurs d'oiseaux*, on retrouve ici avec bonheur la figure d'un enquêteur indécis à la croisée des chemins, tenté de construire son avenir sur les cendres du passé. L'Écosse mystérieuse, majestueuse et sauvage est un écrin de rêve pour ces vies dans la tourmente, magistralement orchestrées par Peter May.

PETER MAY

Né en 1951 à Glasgow, Peter May fut journaliste, puis brillant et prolifique scénariste de la télévision écossaise. Il vit depuis une dizaine d'années dans le Lot où il se consacre à l'écriture de ses romans. Passionné par la Chine, il est l'auteur d'une série chinoise de six romans policiers et thrillers traduits au Rouergue. *L'Île des chasseurs d'oiseaux*, paru en 2010, a été très remarqué : Prix des Lecteurs - Ancres noires en 2010 (Le Havre).

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Trilogie de Lewis

L'Île des chasseurs d'oiseaux (2010)

Série chinoise

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel 2011)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel 2010)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel 2009)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel 2008)

Le Quatrième sacrifice (2006, Babel 2008)

Meurtres à Pékin (2005, Babel 2007)

© Rouergue, 2011

ISBN 978-2-8126-0275-7

www.lerouergue.com

Peter May

L'homme de Lewis

roman

*traduit de l'anglais
par Jean-René Dastugue*

ROUERGUE

En mémoire de mon père

*C'est là qu'ils vivent :
Non pas ici et maintenant, mais là où tout est advenu*

The Old Fools, Philip Larkin.

Prologue

Sur cette île battue par les tempêtes, à trois heures de la côte nord-ouest de l'Écosse, le peu de terre qui y reste accrochée fournit nourriture et chaleur aux habitants. Elle se charge aussi de leurs morts. Plus rarement, comme aujourd'hui, elle les rend.

La récolte de la tourbe est une activité collective. Famille, voisins, enfants, tout le monde se rassemble sur la lande lorsque souffle du sud-ouest le vent doux qui fait sécher les herbes et tient les moucheron à distance. Annag a tout juste cinq ans. C'est sa première sortie sur la tourbière, et elle s'en souviendra toute sa vie.

Elle a passé la matinée avec sa grand-mère, dans la cuisine de la ferme, à regarder bouillir les œufs sur la vieille cuisinière « Enchantress », alimentée par la tourbe de l'année précédente. À présent, les femmes, chargées de paniers, traversent la lande et Annag, pieds nus, emportée par l'excitation, court sur la bruyère hérissée. L'eau brune de la tourbière gicle entre ses doigts de pied.

Le ciel emplit son regard. Un ciel torturé, lacéré par le vent, percé en de brefs instants par la lumière du soleil qui se répand sur les herbes fanées où s'agitent en tourbillons les têtes cotonneuses des linaigrettes. Dans quelques jours, les jaunes et les mauves des fleurs sauvages printanières envahiront le tapis brun de l'hiver mais pour le moment, la nature dort encore.

Au loin, les silhouettes d'une demi-douzaine d'hommes, vêtus de salopettes et coiffés de casquettes en toile, se dessinent contre le reflet puissant du soleil sur l'océan qui, inlassablement, vient frapper les falaises de gneiss noir. La lumière est aveuglante et Annag lève la main pour protéger ses yeux. Elle voit les hommes,

penchés, arqués sur la tarasgeir, la bêche qui taille la tourbe souple et noire en tranches gorgées d'eau. La terre est marquée par des siècles de récolte. Des tranchées de trente à cinquante centimètres de profondeur, sur les bords desquelles sèchent les morceaux de tourbe, d'abord sur un côté, puis sur l'autre. Dans quelques jours, ils reviendront pour le cruinneachadh, le ramassage des morceaux qui seront disposés en rùdhain, des petits tas de forme triangulaire qui laissent passer le vent pour achever le séchage.

Une fois prêts, les morceaux secs et friables seront placés dans une charrette et transportés jusqu'à la ferme où on les empilera en suivant un motif à chevrons, pour former le tas qui, tout au long de l'hiver, chauffera la famille et cuira la nourriture qui leur remplira le ventre.

C'est ainsi que, depuis des siècles, survivent les habitants de Lewis, l'île la plus au nord de l'archipel des Hébrides. Et, en cette période d'incertitude financière, alors que le prix du fioul grimpe en flèche, ceux qui ont suffisamment de courage, et des poêles appropriés, sont revenus aux traditions de leurs ancêtres. Chauffer sa maison ne coûte que le travail et la foi qu'on y consacre.

Pour Annag, il s'agit d'une nouvelle aventure. En riant, elle appelle son père et son grand-père, tandis que l'air tiède pénètre sa bouche et qu'elle perçoit, quelque part derrière elle, sa mère et sa grand-mère qui crient pour parvenir à s'entendre. Elle n'a pas conscience de la tension qui vient de naître parmi les tailleurs de tourbe. Elle est encore trop jeune pour interpréter l'attitude des hommes penchés au-dessus de la portion de tranchée qui vient de s'effondrer sous leurs pieds.

Il est trop tard lorsque son père la voit arriver et lui crie de rester où elle est. Trop tard pour qu'elle puisse réagir à la panique dans sa voix et stopper son élan. Brusquement, les hommes se redressent et se tournent vers elle. C'est alors qu'elle aperçoit le visage de son frère. Il a la couleur des draps de coton que l'on met à blanchir au soleil.

Elle suit son regard jusqu'au bord de la tourbe effondrée et jusqu'à ce bras à la peau brune et parcheminée, pointé vers elle, les doigts repliés comme s'ils tenaient une balle invisible. Une jambe,

tordue, repose sur l'autre et la tête est inclinée vers le fond de la tranchée, comme à la recherche d'une vie perdue, des trous noirs à la place des yeux.

L'espace d'un instant, elle se retrouve égarée dans une mer d'incompréhension, puis la réalité la submerge et son cri est emporté par le vent qui fouette son visage.

1

De loin, Gunn vit les véhicules garés sur le bord de la route. Le ciel, bleu sombre, menaçant et torturé, se déroulait, ininterrompu, au-dessus de l'océan. Sur le pare-brise, les balais des essuie-glaces étalèrent les premières gouttes de pluie. La masse anthracite de l'océan était ponctuée par la blancheur de l'écume des déferlantes qui s'élevaient de trois à cinq mètres. Dans l'immensité de ce paysage, la lumière solitaire du gyrophare du véhicule de police, à côté de l'ambulance, était insignifiante.

Au-delà des voitures, les maisons aux murs crépis de Siader se seraient les unes contre les autres pour se protéger des éléments, fatiguées mais rompues à leurs assauts sans cesse répétés. Pas un arbre ne se dressait à l'horizon. Seulement des alignements de piquets de clôture pourris le long de la route et, dans les champs déserts, des épaves rouillées de tracteurs et de voitures. Quelques arbustes chétifs, dont les racines têtues s'accrochaient au sol maigre, pointaient fièrement leurs pousses vertes, dans l'attente de jours meilleurs. Une mer de linaigrettes se mouvait en courants et en ondulations, comme l'eau sous le vent.

Gunn se gara à côté du véhicule de police et sortit au milieu des rafales. Ses cheveux noirs et épais coiffés en arrière, formant une pointe sur son front buriné, se soulevèrent sous l'effet du vent et il serra fermement son anorak noir matelassé contre lui. Il se maudit de n'avoir pas songé à prendre une paire de bottes et commença à avancer avec précaution sur le sol souple. Il sentit la morsure froide de l'eau de la tourbière s'infiltrer dans ses chaussures et tremper ses chaussettes.

Il rejoignit la première tranchée, suivit un sentier qui en longeait le rebord et contournait les tas de tourbe laissés à sécher. Les policiers en uniforme avaient planté des pieux de métal dans le sol ramolli pour délimiter le site avec du ruban de plastique bleu et blanc qui sifflait et se tordait, agité par le vent. Il perçut l'odeur de la fumée de tourbe qui provenait des fermes les plus proches, à environ un kilomètre en direction des falaises.

Un groupe d'hommes se tenait à proximité du corps. Ils semblaient s'appuyer sur le vent. Gunn aperçut le jaune vif des tenues des ambulanciers qui attendaient de pouvoir l'emmener, le noir des imperméables et les couvre-chefs à damier des policiers qui pensaient avoir déjà tout vu. Jusque-là.

Sans un mot, ils s'écartèrent pour laisser passer Gunn. Le médecin de garde était accroupi, penché sur le corps, occupé à enlever délicatement la tourbe friable de ses doigts gantés de latex. Il leva les yeux lorsque Gunn apparut au-dessus de lui et l'inspecteur vit pour la première fois la peau brune et flétrie du mort. Il fronça les sourcils. « C'est un homme...de couleur ?

– C'est la tourbe qui a fait ça. Je dirais qu'il est de type caucasien. Assez jeune. La vingtaine. Une vraie "momie" des tourbières, presque parfaitement préservée.

– Vous en avez déjà vu ?

– Jamais. Mais j'ai lu des trucs. C'est le sel transporté par le vent depuis l'océan qui permet à la tourbe de se développer. Lorsque les racines pourrissent, elles produisent de l'acide. C'est l'acide qui conserve le corps, comme s'il était momifié. Ses organes internes doivent être quasiment intacts. »

Gunn fixait le cadavre avec une curiosité non dissimulée. « Comment est-il mort, Murdo ?

– violemment, d'après ce que je peux voir. Il semble avoir reçu plusieurs coups de couteau dans la poitrine, et on lui a tranché la gorge. Mais il faut que le légiste voie ça pour vous donner la cause exacte de la mort, George. » Il se leva et ôta ses gants. « Il vaut mieux l'embarquer avant qu'il se mette à pleuvoir vraiment. »

Gunn acquiesça mais il ne pouvait détourner son regard du visage du jeune homme prisonnier de la tourbe. Même si ses traits étaient

fripés, quelqu'un l'ayant déjà vu l'aurait reconnu. Seuls les yeux avaient disparu. « Il est là depuis combien de temps ?

Le rire de Murdo se perdit dans le vent. « Qui sait ? Des centaines d'années, peut-être des milliers. Seul un expert pourra vous le dire. »

2

Je n'ai pas besoin de regarder la pendule pour savoir l'heure.

C'est étrange comme la tache brune au plafond semble plus claire le matin. Le long de la fissure qui la traverse, les traces cristallines de moisissure ont l'air un peu plus blanches. C'est bizarre aussi que je me réveille toujours à la même heure. Et ce n'est pas à cause de la lumière qui se glisse autour des bords du rideau. Il y a si peu d'heures de nuit à cette époque de l'année. Ce doit être une sorte d'horloge interne. Toutes ces années à se lever à l'aube pour la traite, et tout ce qui remplissait mes journées. Tout s'est envolé maintenant.

J'aime bien regarder cette tache au plafond. Le matin, elle ressemble à un cheval magnifique, sellé, attendant de m'emmener vers un avenir meilleur. La nuit, en revanche, lorsqu'il fait sombre, son aspect change. C'est une créature cornue et rampante, prête à m'entraîner dans les ténèbres.

J'entends qu'on ouvre la porte. Je me retourne et vois une femme sur le seuil. J'ai l'impression de la connaître, mais je ne sais pas qui c'est. Jusqu'à ce qu'elle parle.

« Oh, Tormod... »

Bien sûr. C'est Mary. Je reconnâtrais sa voix n'importe où. Pourquoi a-t-elle l'air si triste ? Et il y a autre chose. Quelque chose qui lui fait faire une grimace avec sa bouche. Comme du dégoût. Je sais qu'elle m'a aimé à une époque, mais je ne suis pas sûr de l'avoir aimé en retour.

« Qu'y a-t-il, Mary ? »

– Tu as encore souillé ton lit. »

Et je sens l'odeur. Écrasante. Pourquoi n'avais-je rien remarqué ?
« Tu n'aurais pas pu te lever ? Vraiment pas ? »

Je ne sais pas pourquoi elle s'en prend à moi. Je ne l'ai pas fait exprès. Je ne le fais jamais exprès. L'odeur empire lorsqu'elle tire les couvertures. Elle met une main devant sa bouche.

« Debout, dit-elle. Il faut que je défasse le lit. Va mettre ton pyjama dans la baignoire et prends une douche. »

Je glisse mes jambes par-dessus le bord du lit et j'attends qu'elle vienne m'aider à me lever. Ce n'était pas comme cela avant. C'était toujours moi qui avais la force. Je me rappelle la fois où elle s'était tordu la cheville à côté du vieil enclos à moutons lorsque nous rassemblerions les bêtes pour la tonte. Elle ne pouvait plus marcher et il a fallu que je la porte jusqu'à la maison. Plus de trois kilomètres, les bras en feu, et pas une plainte. Pourquoi ne se souvient-elle jamais de cela ?

Ne comprend-elle pas combien c'est humiliant ? Je tourne la tête pour qu'elle ne voie pas les larmes me monter aux yeux et je me sens cligner frénétiquement des paupières pour les refouler. J'inspire profondément. « Donald Duck.

– Donald Duck ? »

Je lui jette un coup d'œil et me mets à rétrécir face à la colère que je lis dans son regard. C'est ce que j'ai dit ? Donald Duck ? Ça ne peut pas être ce à quoi je pensais. Mais je ne me rappelle pas ce que je voulais dire. Alors je répète, avec assurance : « Ouais, Donald Duck. »

Presque brutale, elle me met debout et me pousse en direction de la porte. « Disparais de ma vue ! »

Pourquoi est-elle dans une telle colère ?

Je me dirige en me dandinant vers la salle de bains et enlève mon pyjama. Où a-t-elle dit que je devais le mettre ? Je le laisse tomber sur le sol et me regarde dans le miroir. Un vieillard avec une touffe de cheveux blancs et des yeux bleus presque transparents m'observe. Pendant un instant, je me demande qui il est puis je me retourne et regarde, par la fenêtre, le *machair* en direction de la côte. Je vois le vent qui ébouriffe la lourde laine d'hiver des moutons qui paissent sur les herbes tendres et salées, mais je ne l'entends

pas. Pas plus que je n'entends l'océan qui se brise sur la côte. Une mer majestueuse, garnie d'écume, pleine de sable et de rage.

Ça doit venir du double vitrage. On n'a jamais eu ça à la ferme. On se sentait vivant là-dedans, avec le vent qui sifflait à travers les fenêtres et refoulait la fumée de tourbe dans la cheminée. Il y avait de l'espace pour respirer, de l'espace pour vivre. Ici, les pièces sont si petites et hermétiques au monde extérieur. On est dans une bulle.

Le vieillard dans le miroir continue à me regarder. Je souris. Lui aussi. Bien sûr, je savais que c'était moi. Depuis le début. Je me demande comment va Peter en ce moment.

Il faisait nuit lorsque Fin éteignit la lumière. Mais les mots étaient encore là, gravés sur sa rétine. L'obscurité n'était pas une échappatoire.

À part celui de Mona, il y avait deux témoignages. Mais personne n'avait eu la présence d'esprit de noter le numéro de la plaque de la voiture. Que Mona ne l'ait pas vu, cela n'était guère surprenant. La voiture l'avait projetée dans les airs et elle était violemment retombée sur le capot et le pare-brise avant d'être éjectée sur le côté et de rouler plusieurs fois sur la route. C'était déjà miraculeux qu'elle n'ait pas été blessée plus gravement.

Robbie, dont le centre de gravité était plus bas, était passé sous les roues.

À chaque lecture, il s'imaginait sur place, assistant à l'accident, et à chaque fois, il était pris de nausées. C'était aussi présent dans son esprit qu'un véritable souvenir. Comme la description faite par Mona du visage qu'elle avait aperçu derrière le volant, si nettement imprimé dans sa mémoire, même si cela n'avait duré qu'une fraction de seconde. Un homme dans la quarantaine, avec des cheveux châtons longs et ternes. Une barbe de deux ou trois jours. Comment avait-elle pu voir ça ? Pour elle, en tout cas, cela ne faisait aucun doute. Il avait même fait réaliser un portrait-robot à partir de sa description. Au bout de neuf mois, le visage qui se trouvait dans le dossier hantait encore ses rêves.

Il se tourna et ferma les yeux, tentant vainement de trouver le sommeil. Il avait entrouvert la fenêtre de sa chambre d'hôtel, derrière le rideau, pour avoir un peu d'air, mais elle laissait aussi passer

– Il y avait des bonnes sœurs » dis-je. C'est étrange, mais je les revois, dans la faible clarté du service. Des jupes noires, des coiffes blanches.

Elle sourit et me serre les mains. « C'est ça. C'est une maison de retraite, maintenant, Johnny. Je vais demander à Marsaili si elle accepterait que tu t'y installes. Comme cela, je viendrai te voir tous les jours et je t'emmènerai ici, à la maison, pour le déjeuner. Nous irons nous promener sur la plage de Charlie, et nous parlerons de La Résidence, et des gens que nous avons connus ici, sur l'île. » Ses yeux sont tellement beaux quand elle me sourit comme cela. « Cela te plairait, Johnny ? Est-ce que cela te plairait ? »

Je serre ses mains à mon tour. Je lui souris et me souviens de la nuit où je l'ai vue pleurer sur le toit de La Résidence.

« Oui, cela me plairait. »

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue